

Sur le Chapitre 7 : De l'humilité

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ - 1

25, 01, 19

De l'humilité. Il en est question tout au long de la Sainte Règle :

Ch. 2 *L'unique chose qui peut distinguer les moines auprès de l'Abbé ce sont les bonnes œuvres et l'humilité.*

Ch. 3 *Au conseil, que les frères donnent leur avis en toute soumission et humilité.*

Ch. 5 *Le premier degré d'humilité est l'obéissance sine mora.*

Ch. 6 *S'il faut adresser quelque demande au supérieur, on le fera en toute humilité.*

Ch. 20 *Quand nous voulons soumettre quelque chose aux hommes puissants, nous n'osons le faire qu'avec humilité et respect. A plus forte raison faut-il supplier le Seigneur Dieu en toute humilité et pureté de cœur.*

Ch. 27 *Les sympectes ont mission d'amener le frère à une humble satisfaction.*

Ch. 29 *Le frère qui a quitté le monastère par sa faute, sera reçu au dernier rang afin d'éprouver, par cela, son humilité.*

Ch. 53 *Si un moine rencontre un hôte, il le salera humblement, et passera outre.*

Ch. 72 *Du bon zèle : qu'ils aiment leur abbé d'un amour humble et sincère.*

Tous ces passages nous donnent moments et circonstances pour pratiquer l'humilité. Le chapitre 7, lui, va nous dire comment la pratiquer.

Mais avant de grimper les échelons, il faut dire que cette règle de l'humilité n'est pas une invention de saint Benoît, elle est inscrite dans la Sainte Ecriture qui nous la crie « *clamat nobis Scriptura divina* ». Ce cri, cet appel, traverse tout le chapitre, et toute la Règle.

Ce cri puissant, cette affirmation solennelle, cette proclamation divine, est faite assez haute pour être entendue de nous, les « *fratres* », qui avons peut-être l'oreille paresseuse. Et saint Benoît se met parmi les frères, il se laisse personnellement interpeler.

Pour lui, la Parole de Dieu est active dans la communauté comme une Personne divine. Notre Bienheureux Père disait déjà dans le Prologue : « *Sous la conduite de l'Évangile, avançons dans ses chemins* ». Nous suivons donc le Christ en personne lorsque nous obtempérons à la voix de l'Écriture qui nous crie :

« *Quiconque s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera exalté* ».

Dans l'Évangile selon saint Matthieu ce verset est placé en final de la parabole du publicain et du pharisien priant au temple. Le pharisien produit ses actes et méprise le publicain : il s'élève. Le publicain a les yeux rivés au sol : il accueille sa bassesse correspondant à la vérité.

C'est un jeu de bascule. Combien on a vu de grands qui était majestueux comme les cèdres du Liban, dit le psaume, chuter, sans même que l'on puisse retrouver leur trace ! Pensons à César, à Napoléon ou Carlos Gohn dont les journaux racontent à l'envi la chute, et combien d'autres.

L'égoïsme et la superbe se traduisent sous les formes diverses de l'exaltation : l'exaltation des pensées ou orgueil, l'exaltation des paroles ou jactance, l'exaltation des actes ou la

désobéissance, l'exaltation des désirs ou l'ambition, l'exaltation des tentatives ou la présomption. Dom Delatte, Com. p. 114.

La contre image, c'est celle du Christ qui, tout Fils de Dieu qu'il est, n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Il est né humblement dans une étable. Plus tard, au désert, il repousse avec vigueur les tentations contre l'humilité que lui susurrerait le diable : dominer le monde ou se jeter du haut du Temple dans un mouvement de gloriole. Lui-même dira qu'il est venu pour servir et non pour être servi, et il refuse toujours de faire des miracles pour épater la galerie. Tout cela le conduira par sa Passion et par la Croix jusqu'à la gloire de la résurrection.

Je me demandais un jour - écrit sainte Thérèse de Jésus - pour quelle raison Notre-Seigneur était si ami de la vertu d'humilité. C'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité que de nous-mêmes nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant. Quiconque ne le comprend pas marche dans le mensonge ; mais plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine Vérité, parce que l'on marche dans ses sentiers. VI^{ème} demeure, ch. X.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ - 2

26, 01, 18

(Cf. Dictionnaire de Spiritualité, article "Echelle".)

Il nous faut dresser une échelle pour atteindre le sommet de l'humilité.

L'idée de monter vers le ciel avec une échelle est une vieille histoire qui travaille l'humanité. Il suffit de penser à la tour de Babel, un escalier pour aller toucher le ciel ; la pyramide de Sakkarah en Egypte a elle-aussi la forme d'un monumental escalier pour faciliter l'ascension de l'âme ; même idée, dit-on, chez les Assyro-Babyloniens, en Chine, en Inde, et aussi dans la Grèce antique, et les musulmans...

Dans la culture chrétienne, le texte fondamental c'est la vision de Jacob Gn 28, 12-13 tel que nous la rapporte la Sainte Règle. Le témoignage sur l'échelle le plus ancien et le plus explicite se trouve dans la passion de sainte Perpétue +202/203 : celle-ci monte au ciel sur une échelle de fer bordée d'armes tranchantes, malgré les embûches d'un énorme dragon. Saint Augustin rappelait que par cette échelle la bienheureuse Perpétue montait vers Dieu, et que le premier degré de l'échelle c'était la tête du dragon foulée aux pieds.

Dans les catacombes, une fresque du IV^{ème} siècle montre un homme gravissant une échelle, au pied de laquelle s'agite un serpent. Au cimetière de Priscille, l'échelle est représentée seule.

Origène +253 retient l'échelle de Jacob comme symbole de l'ascension spirituelle, et il va en compter les degrés : vie purgative, vie illuminative, vie unitive. Divisions qui vont devenir classiques.

Au siècle suivant, Aphraate +345 voit dans l'échelle de Jacob « *le mystère du Christ, qui permet aux justes de s'élever vers les hauteurs, et aussi celui de la croix dressée comme une échelle, au sommet de laquelle se tenait le Seigneur* ».

Saint Ephrem +373 : « *Que vos esprits se dilatent, frères, et regardez la colonne cachée dans les airs. Sa base est dans les eaux et atteint jusqu'à la porte du ciel, comme l'échelle que vit Jacob. Par elle descend la lumière céleste dans le baptême, et l'esprit monte au ciel pour nous unir à Dieu en un seul amour* ».

Zénon de Vérone +380 voit dans l'échelle de Jacob l'image de la perfection chrétienne ; les degrés en sont les vertus et il en énumère vingt et un depuis la *conversio* jusqu'à la *consummatio*. Les deux côtés de l'échelle sont les deux testaments et « *son nom propre, c'est la croix du Seigneur Jésus-Christ, puisque par elle, il a ouvert le chemin du ciel à tous ceux qui le suivent* ».

Avec des variantes on trouve une idée semblable chez saint Hilaire +367, saint Ambroise +397 ou saint Grégoire de Nysse +394 : « *Nous voyons l'épouse (l'âme) conduite par la main vers les hauteurs par le Logos, comme une ascension de degrés, à travers les montées de la vertu* ».

Au siècle suivant, pour ne retenir que quelques grands noms,

Pour saint Jérôme + 419 au haut de l'échelle de Jacob le Seigneur tend la main à ceux qui sont tombés, et ceux que lasse la montée il les soutient en leur permettant de le contempler ; « *si tu suis, nu, la croix nue, tu monteras l'échelle de Jacob avec plus de promptitude et de légèreté* » ; ailleurs, c'est une échelle de vertus, qui rend confiant le pécheur et humble le juste.

Saint Augustin +430 a dressé de nombreuses échelles : tantôt il s'agit des dons du Saint Esprit, tantôt des sept jours de la création, tantôt les sept degrés de l'âme depuis la vie végétative jusqu'à la possession du Bien suprême.

A la même époque, Cassien +430/435 affirme que « *pour quiconque veut parvenir à la contemplation... il y a des degrés ordonnés et distincts permettant à l'humilité humaine de parvenir aux sommets* ». Ailleurs il énumère dix degrés d'humilité, qui doivent conduire l'âme à l'amour du bien et à la « *délectation des vertus* ».

Quodvultdeus +453 donne une très belle application du thème de l'échelle : « *La croix, ces échelles du ciel, par lesquelles le Christ conduit l'homme tombé jusqu'au Père... Monte en toute sécurité, toi qui désires le ciel* ».

Jacques de Saroug +521 : « *La croix se dresse comme une échelle merveilleuse, par laquelle les hommes ont été, en vérité, conduits au ciel... par elle, ciel et terre étaient réunis... le Christ se tenait sur la terre comme une échelle riche en échelons et se dressait afin que tous les êtres terrestres fussent élevés par lui... la croix est comme une échelle entre les êtres terrestres et les choses célestes* ».

Vient saint Benoît +547. Il s'inspire de Cassien, et indique nettement son intention de dresser l'échelle spirituelle, « *qui est notre vie en ce monde et dont les deux montants sont notre corps et notre âme* ».

Après Notre Bienheureux Père le thème de l'échelle continuera à être largement utilisé de siècle en siècle par les auteurs.

Saint Jean Climaque +649 est l'auteur de la célèbre "Echelle" dont il prendra le nom. Il la divise en trente échelons pour rappeler les trente années de la vie cachée du Seigneur.

Pour Raban Maur +856 « *l'échelle c'est la charité* ». Et saint Bernard + 1159 composera son *De gradibus humilitatis et superbiae*. Les cisterciens de Morimond au diocèse de Tarbes feront une fondation en 1137 qu'ils appelleront la *Scala Dei*.

J'achève pour aujourd'hui par ces douze degrés d'humilité dans l'usage de l'intelligence : (Bernard de Castera, "Homme Nouveau", n°1227, 5. 3. 2000).

1 – Chercher ce qui est simple.

2 – Savoir admirer.

- 3 – Accepter le témoignage des sens.
- 4 – Accepter les contraintes de la logique.
- 5 – Se conformer au réel.
- 6 – Prendre la personne humaine comme un tout.
- 7 – Rechercher le dialogue.
- 8 – Savoir écouter.
- 9 – Reconnaître ses erreurs.
- 10 – Ne pas juger les personnes.
- 11 – Engager son jugement personnel.
- 12 – Reconnaître son ignorance.

CHAPITRE 7^{ÈME} DE L'HUMILITÉ : 1^{ER} DEGRÉ - 1

28, 09, 17

Dans le premier degré d'humilité la Sainte Règle nous parle de « *volonté propre* » qu'il nous est défendu de suivre, afin que la volonté de Dieu se fasse en nous.

Dom Delatte : *On ne nous dit point : « Agissez toujours contre votre volonté », ce qui ne manquerait pas d'une certaine saveur janséniste ; on nous dit : « Gardez-vous de votre volonté personnelle et isolée ; éloignez-vous de toutes les modalités de la volonté propre ».* Com. p. 125.

On peut considérer la volonté propre comme l'expression de notre volonté personnelle de choix. En tant que telle, elle découle de notre nature intellectuelle et n'est ni bonne ni mauvaise. En ce sens le Christ a eu lui aussi une volonté propre, du fait de la perfection de sa nature humaine.

On peut considérer la volonté propre comme l'expression de notre nature et de notre sensibilité : le désir de la vie et de tout ce que cela comporte. En ce sens, le Christ, ayant une nature humaine, avait, comme nous, une volonté "ut natura" une volonté propre, ayant une nature humaine.

On peut enfin considérer la volonté propre comme l'expression de notre nature blessée par le péché : bien sûr, le Christ n'avait pas du tout de volonté propre.

Il faut évidemment renoncer à la volonté propre en tout ce qu'elle comporte d'illégitime, conséquences de la blessure de la volonté et du désordre de la sensibilité. Le Christ n'avait pas à combattre sur ce plan-là, puisque sa nature n'était pas blessée par le péché.

Il faut conformer nos choix personnels, même légitimes, à la volonté de Dieu, ce qui implique parfois des renoncements ; c'est la seconde manière de renoncer à sa volonté propre. Pourquoi ? Parce que toute créature raisonnable doit faire le choix de Dieu. En ce sens l'ange a dû renoncer aussi à sa volonté propre. Le Christ n'avait pas à mener ce combat, puisque sa volonté rationnelle était a priori conforme à la volonté de Dieu. Il est une personne divine et non une créature.

Les anciens ont dit ; si tu vois un jeune homme monter au ciel par sa volonté propre, saisis-lui les pieds et rejette le à terre, car cela ne lui vaut rien. Abba, dis-moi une parole, n°134.

Il faut enfin conformer notre volonté de nature et l'expression de notre sensibilité à la raison et à la volonté de Dieu : c'est là le combat qu'à mener le Christ à Gethsémani : « *Non pas ma volonté, mais ta volonté* ».

Ayant assumé toutes les conséquences du péché, sans le péché lui-même, le Christ a pris sur lui tout le combat que l'homme doit mener pour conformer sa volonté à celle de Dieu.

Comme le dit saint Maxime le confesseur, le Christ a rénové et divinisé toute la nature humaine en obéissant filialement au Père, *dans un élan sans réticence vers le Père. Le but du Seigneur était d'obéir en tant qu'homme au Père jusqu'à la mort pour nous, en observant le commandement de l'amour.* Par son acte d'obéissance, il a imprimé sa marque en nous, *« empreinte de vertu et image de bienveillance et d'amour pour Lui et entre nous ».*

L'obéissance animée par l'amour filial de Dieu, est un moyen, mais le plus radical, de renoncer à sa volonté propre, c'est-à-dire de conformer sa volonté à celle de Dieu et de se comporter en fils de Dieu.

Le renoncement à la volonté propre n'est que l'envers de quelque chose de bien plus positif : l'accomplissement de la volonté de Dieu. C'est cela seulement qui est cause de salut.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 1^{ER} DEGRÉ - 2

27, 09, 19

Tout le paragraphe nous parle du regard de Dieu, de sa présence continuelle, autrement dit de sa connaissance qu'il a de tout, jusqu'au moindre mouvement de notre cœur. Ceci est une pensée habituelle chez notre bienheureux Père. Dès le Prologue, citant Isaïe, il faisait dire à Dieu : *« Mes yeux seront sur vous »* ; et le 49ème instrument des bonnes œuvres proclamait : *« En tout lieu Dieu nous regarde »*. Un peu plus loin, dans ce même premier degré d'humilité, il sera encore dit : *« Du haut du ciel Dieu regarde constamment les enfants des hommes, afin de voir... »* ; et encore un peu plus loin : *« Aspicat Deus »*.

Le regard de Dieu, toute la Bible en parle, et dès les premiers jours de la création :

Dieu dit « que la lumière soit », et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Gn 1, 3.

Ainsi tout le Pentateuque et les livres historiques sont la longue histoire de deux regards qui se cherchent ; et les prophètes sont de grands regardants ; quant aux six livres de la Sagesse ce sont six leçons sur le regard ; enfin les psaumes, ils nous parle de ce regard de Dieu avec le ravissement et l'abondance d'un fiancé parlant des yeux de celle qu'il aime, nous en faisant découvrir profondeur et vie avec grande quantité de nuances et variétés.

En suivant les psaumes on peut dire :

Le regard divin n'est pas un regard humain qui ne peut voir qu'une chose après l'autre, c'est une vue qui embrasse tout d'un seul regard, tous les siècles et tous les hommes et ma vie toute entière.

Il observe, non pas de loin, mais de haut 137, 6. Habitant les hauteurs, à la fenêtre du ciel il observe toute la terre. Comme un phare sur une montagne élevée, il balaie toutes les nations 65, 7, toutes nos voies sont exposées à ses yeux 118, 168. Cela lui permet d'avoir une vision d'ensemble plus synthétique sur chacun 112, 56, d'en découvrir les grandes lignes d'humilité ou d'orgueil 137, 6. Ce qui ne l'empêche pas, non plus, au besoin, de faire un zoom plus analytique sur tel mouvement du cœur et d'examiner tous les replis de l'âme. Aussi quand il regarde sur la terre, ce n'est pas pour se distraire ou contempler le paysage, c'est pour chercher, parmi la foule grouillante des enfants des hommes, s'il trouve la perle précieuse, un quelqu'un qui ait l'intelligence et qui cherche Dieu 13, 2. Quand ses yeux attentifs croisent une pupille qui le cherche, alors quelle étincelle ! C'est de ce double regard, les yeux dans les yeux, que naît l'arc de la contemplation : *« Vous me comblez de joie en me montrant votre visage »*. 15, 11.

Aussi, la suprême épreuve pour l'âme est de ne pas sentir le regard de Dieu posé sur elle : « *J'ai été rejeté loin de vos yeux* » 30, 23. Pourquoi Dieu dédaigne-t-il de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction 9, 22 ? « *Quand sera-ce, Seigneur, que vous ouvrirez les yeux ? Seigneur, regardez vers moi et jugez ma cause. Seigneur, jetez les yeux vers vos serviteurs et prenez soin de leurs enfants* » 89, 16.

Et si avec les psaumes on détaille les qualités du regard divin on peut dire :

C'est un regard qui cherche, qui cherche qui le cherche 13, 2, qui veut le voir 52, 3.

C'est un regard qui interroge les enfants des hommes 10, 5, les justes comme les injustes 10, 6.

C'est un regard qui voit dans les profondeurs, jusqu'au fond des cœurs : « *Aucun de mes os ne vous est cachés* » 138.

C'est un regard qui ne se lasse pas de regarder : « *Il n'a point détourné de moi son visage* » 21, 25.

C'est un regard qui est mémoire.

Ce regard connaît tous les enfants des hommes et les sentiers sur lesquels ils marchent 138. Il est attentifs aux saints et aux pauvres 10, 5, interrogateur du juste et de l'impie, appliqué à considérer l'équité. Il voit l'humiliation, les besoins, les afflictions et la douleur du délaissé, ainsi que les méfaits du méchants. Rien ne lui échappe.

Le regard de Dieu est vivificateur. Comme le soleil qui assainit les tourbes malsaines, le regard divin est le grand agent purificateur des âmes 89, 8.

Aussi ce regard, qui est don de Dieu 31, 8, est l'objet d'une promesse 55, 9, il est source de joie et de consolation 70, 21.

Il se laisse toucher, apitoyer par la faiblesse, regard chargé de compassion, de bienveillance et de miséricorde qui guérit.

Regard qui sauve. C'est peut-être un des thèmes les plus fréquents des psaumes : « *Regardez-moi, Seigneur, et je serai sauvé* ».

Regard précurseur du salut : « *Seigneur, regardez vers moi pour me secourir* » 39, 14 ; 54, 3 ; 70, 12.

En retour, ce regard divin est cherché, recherché, désiré, réclamé 23, 6 par tous ses amis 79, 15-20 ; 83, 10, par tous ceux qui ont faim et soif de justice, par tous les pauvres et les mal-aimés 58, 6, par tous ceux qui sont dans l'humiliation et la douleur 24, 18, par tous ceux qui ont besoin de pitié 118, 132, par tous les prisonniers de quelque sorte 24, 20, par tous ceux que Dieu s'est choisi 78, 16 ; 83, 10, et par mes yeux 26, 8. Etre regardé par celui que l'on aime, quoi de plus désirable ? Aussi ce regard, quand il nous baigne de sa lumière, on ne veut pas en être séparé 26, 9.

Mais vous savez, mon Ami il est dur. A peine ai-je été vaincu par son regard qu'il s'est caché à moi. Dans la nuit d'ici-bas je le cherche donc. Cette tension permanente de nos yeux vers ce Dieu caché, mais qui ne cesse de nous regarder, même si elle est fatigante, n'est pas cependant inutile. Nos yeux incapables de voir l'Invisible vont être relayés par le don de la foi jusqu'au jour où nous le verrons face à face.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 1^{ER} DEGRÉ - 3

28, 09, 18

Dans les pages du "Commentaire manuscrit" que nous avons entendues ces jours-ci, Dom Delatte disait avec force la nécessité de la volonté chez celui qui se présente pour la vie monastique :

C'est cet élément de volonté généreuse et résolue qui constitue le formel et le définitif de la vocation. (...) ce qui est toujours acquis et ce qui suffit à lui seul, c'est cet élément de volonté résolue. Et on pourrait ramener à ces deux conditions bien simples, ce qui est nécessaire pour une vocation sérieuse : le baptême et la volonté.

Pourtant la Sainte Règle nous dit aujourd'hui :

Pour ce qui est de la volonté propre, l'Écriture nous défend de la suivre, lorsqu'elle nous dit : « Détourne-toi de tes volontés ».

C'est que la « volonté propre » est une espèce de cancer qui se développe sur notre volonté. La volonté propre, c'est tout ce qui est en désaccord avec Dieu. Cela fait vraiment parti de cet héritage légué à chacun de nous par notre père Adam. Ainsi le bien le plus réel, le plus inaperçu, le plus encombrant que nous portions en nous-mêmes, c'est nous-mêmes et notre propre volonté. Plus que tout, c'est là ce qui nous distrait, nous retient, nous empêche d'être à Dieu. Dom Delatte dans les "Notes sur la vie spirituelle", p. 156, n° 145+, se lâche :

Ah ! Que nous nous appartenons.

Ah ! Que nous sommes bornés.

Ah ! Que nous sommes aveugles.

Ah ! Que nous sommes têtus.

Ah ! Combien ce que je vous dis est inutile parce que personne ne s'y reconnaîtra, et que chacun se dira : moi, ce n'est pas pareil, je n'ai pas de volonté propre, je ne veux que Dieu et le bien.

La preuve que vous avez une volonté propre, c'est qu'il y a des attachements, des projets auxquels vous n'avez pas renoncé, ni ne voulez renoncer.

La preuve que vous avez une volonté propre, c'est que vous avez des souffrances et des ennuis, c'est que vous rencontrez des résistances et que vous avez des conflits.

La preuve que vous avez une volonté propre, c'est que vous vous tenez à distance de quelques-uns, ou à part de tous.

La preuve que vous avez une volonté propre, c'est que vous êtes en désaccord avec le Père Zélateur ou avec le Père Abbé.

- Oui, mais c'est moi qui est raison.

- Naturellement.

Notre seul ennemi est notre volonté propre. C'est seulement par là que nous sommes en désaccord avec Dieu. Et puis nous avons une maudite facilité pour appeler bien ce que nous voulons, et saint, ce que nous aimons.

Quand on suit sa volonté propre, dit-on, c'est toujours par ce que c'est le bien, le bien de la vie religieuse, le bien naturel - c'est une nécessité, souvent une révélation, un instinct envoyé par Dieu - Ah ! La misère.

Encore si l'expérience répétée pouvait nous servir et nous inspirer la vigilance sur notre volonté propre, mais la chose se passe ainsi depuis Adam et Eve, et l'enfer, s'il est grandement peuplé - ce que j'ignore - n'est peuplé que de gens ayant suivi bêtement leur volonté propre. Il n'y a pourtant que cette maudite volonté propre qui nous empêche d'être unis à Dieu.

Et j'enchaîne avec Dorothee de Gaza "Œuvres spirituelles" I, n° 20 :

Si donc nous voulons être parfaitement affranchis et libérés, apprenons à retrancher nos volontés, et ainsi progressant peu à peu avec l'aide de Dieu, nous parviendrons au détachement. Car rien n'est aussi profitable à l'homme que de retrancher sa volonté propre. En vérité, par ce moyen, on progresse pour ainsi dire au-delà de toute vertu. Comme le voyageur qui en chemin, trouve un raccourci et l'empruntant gagne ainsi une bonne partie de la route, tel est celui qui marche par cette voie du retranchement de la volonté : car en retranchant sa volonté, on obtient le détachement, et du détachement, on parvient, Dieu aidant, à une parfaite apatheia.

Or, il est possible, en un court espace de temps, de retrancher dix volontés. Voici comment : un frère fait un petit tour, il aperçoit quelque chose. Une pensée lui dit : « Regarde là », mais lui répond : « Non, je ne regarde pas ». Il retranche sa volonté et ne regarde pas.

Il trouve ensuite des frères en train de parler. Une pensée lui suggère : « Dis, toi aussi, ton mot. » Il retranche sa volonté et ne parle pas.

Une autre pensée surgit alors : « Va donc demander au cuisinier ce qu'il prépare ». Il n'y va pas, mais retranche sa volonté.

Il voit par hasard un objet : l'idée lui vient de demander qui l'a apporté. Il retranche sa volonté et n'interroge pas.

Ainsi par ces retranchements répétés, il acquiert une habitude, et, après les petites choses, il se met à retrancher même les grandes avec aisance. De la sorte il parvient enfin à ne plus avoir du tout de volonté propre. Quoi qu'il arrive, cela le contente, comme si cela venait de lui. Alors qu'il ne veut plus faire sa volonté propre, il se trouve la faire toujours. Car tout ce qui arrive et ne dépend pas de lui, lui convient. Il se trouve ainsi sans attache, et de ce détachement, comme je l'ai dit, il parvient à Dieu.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 3^{ÈME} DEGRÉ

31, 01, 20

Le troisième degré d'humilité consiste à se soumettre au supérieur, en toute obéissance, pour l'amour de Dieu, en imitation du Seigneur à propos de qui l'Apôtre dit : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort » Ph 2, 8.

Bossuet dans son panégyrique de saint Benoît :

Les mondains courent à la servitude par la liberté ; vous, mes Pères, vous allez à la liberté par la dépendance.

Par son obéissance Jésus exprime son adhésion filiale et totale au dessein du Père. Jésus est l'obéissance par excellence. Descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé. Il remet son être et son agir dans les mains du Père: « Voici, je viens pour faire ta volonté ». Par obéissance filiale il adopte une forme d'esclave.

Le Seigneur nous a donné des conseils, des conseils évangéliques, par lesquels Il nous invite à partager son expérience d'homme chaste, pauvre et obéissant. Ces trois conseils manifestent chez nous, qui les avons acceptés, le désir explicite d'être totalement configuré à lui. Vivant dans l'obéissance, nous professons que Jésus est le modèle dans lequel toute vertu atteint sa perfection. Sa forme de vie chaste, pauvre et obéissante apparaît comme le mode le plus radical de vivre l'évangile sur cette terre ; un mode pour ainsi dire divin, parce qu'il a été embrassé par l'Homme-Dieu afin d'exprimer sa relation de Fils unique avec le Père

et avec l'Esprit Saint. C'est là l'excellence objective de la vie consacrée Cf. Jean-Paul II, "Vita consecrata", n° 18.

Lui-même, plusieurs fois, a demandé l'obéissance pour que le miracle se fasse, comme on le voit pour les serviteurs de Cana : « Remplissez d'eau », ou à l'aveugle né : « Vas te laver à Siloé », ou encore aux dix lépreux : « Allez vous montrer aux prêtres ».

Par toute notre vie, et par l'obéissance consacrée en particulier, nous imitons la forme de vie que Jésus, premier consacré du Père, a embrassée et proposée à ses disciples, et nous la rendons présente dans l'Eglise.

Jean-Paul II dans "Vita consecrata", p 121, n° 91 :

L'obéissance qui caractérise la vie consacrée (...) présente comme modèle, d'une manière particulièrement forte, l'obéissance du Christ à son Père et, à partir de son mystère, elle témoigne de ce qu'il n'y a pas de contradiction entre l'obéissance et la liberté. En effet, l'attitude du Fils révèle que le mystère de la liberté humaine est une voie d'obéissance à la volonté du Père et que le mystère de l'obéissance est une voie de conquête progressive de la vraie liberté. La personne consacrée désire exprimer ce mystère précisément par ce vœu. Elle entend montrer par là sa conscience d'un rapport de filiation, en vertu duquel elle accueille la volonté paternelle comme sa nourriture quotidienne, son roc, sa joie, son bouclier et son refuge. Elle fait apparaître ainsi qu'elle grandit dans la pleine vérité de son être, demeurant attachée à la source de son existence et donnant donc ce message très consolant : « Grande est la paix de qui aime ta loi, jamais il ne trébuche » Ps 118, 165.

En son temps nous avons été accueilli au noviciat parce que l'on a reconnu en nous qu'il y avait, non seulement quelque disposition, mais qu'il y avait du zèle pour l'obéissance ch. 58.

Et cette obéissance, pour qu'elle soit agréable à Dieu et douce aux hommes, il faut qu'elle soit faite par amour. La Sainte Règle dit :

Se soumettre pour l'amour de Dieu en toute obéissance aux supérieurs.

C'est donc un acte d'amour surnaturel. Quand nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, alors nous avons envi d'obéir, de pratiquer l'obéissance. Nous sommes à l'opposé de l'obéissance servile de celui qui n'obéit que par peur de l'enfer. C'est à une obéissance amoureuse, *de bon cœur* dit le chapitre 5^e, à laquelle nous convie Notre Bienheureux Père.

Le moteur de l'obéissance, c'est donc l'amour, l'amour de Dieu et de son Fils Jésus Christ que nous avons pour vocation d'imiter. L'imitation du Christ, c'est le motif donné à l'obéissance par le 3^e degré :

Imitant le Seigneur dont l'Apôtre a dit : « Il a été obéissant jusqu'à la mort ».

Et au chapitre 5^e "De l'obéissance" :

Elle est le propre de ceux qui, n'ont rien de plus cher que le Christ.

C'est la "Sequela Christi", la marche à la suite du Christ jusqu'au bout.

L'Abbé, que par deux fois la Sainte Règle dit tenir la place du Christ *Christi agere vices*, a une place pivot dans le grand jeu de l'obéissance pour imiter le Christ. Le chapitre 5^e dit que lorsque le supérieur commande, c'est comme si Dieu lui-même avait donné l'ordre. On ne s'arrête pas à l'instrument plus ou moins débile, on remonte à l'agent principal :

L'obéissance qu'on rend au supérieur se rapporte à Dieu.

Et des obéissants la Sainte Règle dit :

C'est d'eux que le Seigneur a dit : « Dès que son oreille a entendu, il m'a obéi ». Et il dit encore à ceux qui enseignent : « Celui qui vous écoute m'écoute ».

A travers la profession religieuse nous ne nous contentons pas de faire du Christ le sens de notre vie, mais nous cherchons à reproduire en nous, dans la mesure du possible *la forme de vie que le Fils de Dieu a prise en entrant dans le monde Lumen Gentium*, notamment en adhérant par le sacrifice de la liberté au mystère de son obéissance filiale. Nous reconnaissons le Christ comme infiniment aimé et aimant, comme celui qui se complait dans la volonté du Père auquel Il est parfaitement uni et dont Il dépend tout entier. Cf. Jean-Paul II, "Vita consecrata", n° 16.

L'obéissance, pratiquée à l'imitation du Christ, dont la nourriture était de faire la volonté du Père, manifeste la beauté libérante d'une dépendance filiale, et non servile, riche d'un sens de la responsabilité, et animée par une confiance réciproque, qui est reflet dans l'histoire de la correspondance dans l'amour des Trois Personnes divines. Cf. Jean-Paul II, "Vita consecrata", n° 21.

C'est l'Esprit Saint qui nous a poussé à cette imitation du Christ par l'obéissance, qui nous a donné de l'attirait pour quelque chose d'aussi exigeant. *Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire* Jer 20, 7. Jamais nous n'aurions fait cela de nous même. L'Esprit de Dieu a suscité le désir d'une réponse totale : *Voici je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté*. C'était il y a 5, 10, 20 ou 50 ans. C'était beau et généreux. L'Esprit, si nous ne l'étouffons pas, accompagne ce désir de jeunesse et le fait croître de façon que toujours, avec la flamme du bon zèle, nous disions *adsum* à la voix qui nous commande. C'est toujours l'Esprit Saint qui nous accompagne dans l'exécution fidèle de l'ordre. C'est lui qui nous configure au Christ chaste, pauvre et obéissant. Laissons-nous pousser en avant par l'Esprit qui nous fait avancer dans la montagne par ce chemin de purification et d'union qu'est l'obéissance qui fera de nous des « *personnes christiformes* ». Cf. Jean-Paul II, "Vita consecrata", n° 19.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 4^{ÈME} DEGRÉ - 1

01, 02, 18

Le quatrième degré d'humilité, c'est la patience, la vertu qui se mêle à toutes les grandes phases du combat spirituel : silence, obéissance. Elle est là pour supporter les choses dures, les contrariétés, et toutes les injures possibles. La patience donne cette capacité à supporter tout sans se lasser ni reculer comme dit saint Benoît. C'est la patience encore qui nous fait supporter supérieur et frères que leur côtés humains rendent si vite insupportables, c'est elle encore qui nous pousse à tendre l'autre joue, à donner de son nécessaire, à aller jusqu'à deux quand on demande un. C'est que la patience affermit les cœurs, leur permettant ainsi de traverser le feu, de supporter toutes les tribulations, et de persévérer jusqu'à la fin. En un mot, c'est elle qui permet de remporter la victoire finale.

Tous les saints pour arriver à la sainteté ont dû embrasser la patience, chemin nécessaire pour la canonisation, certains l'ont fait quasi spontanément, comme si c'était une seconde nature, pour beaucoup d'autres ce fut le fruit d'un long combat.

Pour sainte Catherine de Sienne, la mère des vertus, qui est la charité, a donné la patience pour sœur à la vertu d'obéissance, et les a tellement unies, qu'elles ne peuvent vivre l'une sans l'autre. Dialogue 154, 7.

Dans une lettre elle dit que la patience est, en somme, le miroir et le signe de toutes les vertus, puisqu'elle est un critère de l'amour. Lettre 101.

Toutes les vertus peuvent tromper quelque temps et paraître parfaites alors qu'elles sont imparfaites ; mais elles ne peuvent se cacher devant toi ; car si cette douce patience, miroir de la charité, est dans l'âme, elle montre que toutes les vertus sont vivantes et parfaites. Dialogue 95.

Finalement, la patience, solidement acquise, fait « *gouter dès cette vie, les arrhes de la vie éternelle* » Lettre 324.

Je finis par ce cantique à la patience surgi au détour d'une lettre de Catherine :

Ô patience, que tu es aimable !

Ô patience, quelle espérance tu donnes à celui qui te possède !

Ô patience, que tu es reine et maîtresse, et jamais tu n'es dominée par la colère !

Ô patience, tu fais justice de la sensualité, lorsqu'elle veut s'irriter et lever la tête :

Tu portes avec toi un glaive à deux tranchants, le glaive de la haine et de l'amour pour frapper et abattre sa colère, l'orgueil, et la moelle de l'orgueil, l'impatience.

Ton vêtement est le soleil avec la lumière de la vraie connaissance de Dieu et avec la chaleur de la divine charité...

Oui, douce patience fondée sur la charité, c'est toi qui portes des fruits pour le prochain, et qui rend honneur à Dieu ;

Ton vêtement est couvert des étoiles de toutes les vertus...

Comment donc ne pas se passionner pour une aussi douce chose que la patience ?

Comment ne pas aimer souffrir pour Jésus crucifié ?...

Appliquez-vous à vous connaître vous-même, afin que la reine habite votre âme...

Toutes les vertus qui sont l'ornement de la patience restent sur la terre ; la charité seule entre triomphante dans le ciel ;

Mais elle porte avec elle le fruit de toutes les vertus, et surtout le fruit de la patience.

La patience est intimement unie à la charité ; elle en est la moelle, car elle se montre toujours revêtue d'amour ;

Elle n'en est jamais dépouillée, puisque la charité sans la patience ne serait pas une vertu.

Lettre 128 à Raymond de Capoue.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 4^{ÈME} DEGRÉ - 2

01, 02, 19

La patience, la pierre de touche de la charité.

La Sainte Règle développe ce quatrième degré d'humilité et l'étaye par pas moins de huit citations scripturaires.

C'est que la patience n'est pas chose naturelle pour nous humains, et encore moins quand on est de sang français ou brésilien !

La sainte Règle nous dit qu'il faut la prendre à bras le corps, et savoir se battre avec elle.

Et pourtant, en soi, ce n'est pas quelque chose de très compliqué. Notre Bienheureux Père voit six temps dans la vertu de patience.

1) Il suffit de garder le silence :

Garder le silence dans l'exercice de l'obéissance.

Garder le silence dans les choses dures.

Garder le silence dans les contrariétés.

Garder le silence dans les injures.

« *Tacita* » introduit à un silence profond, un renoncement à la parole intérieure. On garde son cœur en paix. Cassien dans sa conférence XVI^{ème} 26, 2 :

Celui qui veut conserver inaltérable l'affection de ses frères, doit avant tout, quand il reçoit une injure, garder la paix non seulement sur les lèvres, mais dans le fond de son cœur. (...) Il ne doit pas considérer le présent, et écouter ce que le trouble de son esprit et la colère veulent lui faire dire ; mais il doit se rappeler la charité qu'il a eue jusqu'alors, ne penser qu'aux moyens de rétablir la paix et s'éloigner de tout ce qui pourrait y nuire.

2) Il faut avoir une capacité à supporter

Supporter tout.

Supporter même ce qui répugne.

Supporter sans se lasser ni reculer.

La caractéristique de ce degré est de tenir bon dans l'épreuve. C'est la vertu du martyr. Le moine ne s'enfuit pas, il se confronte avec la pénibilité de la vie, et s'y investit. « *Mais si, faisant le bien, vous supportez les souffrances, c'est une grâce auprès de Dieu* » dit saint Pierre, qui renvoie ensuite à l'exemple du Christ dans ses souffrances I Pet 2, 20-21.

Le moine peut vivre dans un grand trouble, dans l'obscurité, même dans une nuit profonde ; pourtant il ne lâche pas la foi car il croit que derrière tout cela, le Seigneur est là mystérieusement présent.

3) Il faut souffrir cela dans le Seigneur.

Nous ne sommes pas des stoïciens. Notre référence permanente est la Croix du Seigneur Jésus. Et nous savons que *per Passionem ejus et Crucem ad Resurrectionem gloriam perducamur*. Ce qui tombe sur le moine, lui arrive parce qu'il veut suivre le Christ. Le moine est prêt à l'endurer, « *sustinere* ».

4) La patience est fille de l'espérance. La vertu de patience est fondée

Sur Celui qui nous a aimés.

Sur l'assurance de la victoire.

Sur l'espoir de la récompense divine.

Dieu récompensera ; il redonnera la Vie : « *Le Seigneur vous récompensera en vous faisant ses héritiers* » écrit saint Paul aux Colossiens 3, 24. Du Seigneur viendra la récompense, pas seulement dans le futur, mais dès à présent.

5) Mais ce n'est pas tout. Après ces deux mots sur l'espérance, la Sainte Règle continue à éprouver son moine, si je puis parler ainsi, à l'aide de citations de la Sainte Ecriture :

En le passant au feu de l'épreuve.

En faisant tomber sur lui le filet.

En amassant des tribulations sur ses épaules.

En allant jusqu'à imposer des hommes sur la tête.

C'est l'histoire du haut fourneau qui, par le feu, dissocie les oxydes de minerais de la roche porteuse. On fait ensuite couler le métal en fusion d'un côté, et le laitier d'un autre.

Le filet, quant à lui, ce sont les situations inextricables dans lesquelles nous avons pu nous mettre. Nous attendons de pouvoir chanter : « *Notre âme comme un oiseau s'est échappée du filet de l'oiseleur. Le filet s'est rompu, nous avons échappé* » Ps 123, 7.

Pour saint Benoît le comble de l'exercice de la patience c'est de vivre avec quelqu'un au-dessus de soi ! Dans la vie cénobitique, c'est organisé comme ça. Donc ne pas s'étonner s'il y a des actes de patience à multiplier. On peut penser d'une manière matérielle au frère qui loge dans la cellule au-dessus, mais c'est aux supérieurs que la Sainte Règle pense : l'abbé bien sûr, mais aussi le Prieur, le Sous-Prieur, le Père Maître, les doyens, les chefs de service, et tout frère plus âgé qui a le pas sur moi, et puis aussi celui qui est plus intelligent, plus ceci, plus cela... Ça en fait du monde à supporter !

6) Et ça ne suffit pas encore à la vertu de patience, car tout cela nous était imposé de l'extérieur. Le quatrième degré veut qu'on aille encore plus loin, il veut qu'on aille au devant du don :

En tendant la joue droite quand on est frappé déjà sur la gauche.

En donnant aussi la tunique quand on nous demande le manteau.

En faisant deux milles quand on ne nous en demande qu'un.

En supportant les faux frères et la persécution.

En allant jusqu'à bénir ceux qui nous maudissent.

Tout cela fait partie de la toile de fond d'une vie conventuelle ordinaire. Il n'y a pas un jour où notre patience n'est pas sollicitée de quelque manière. Des injustices, des offenses, des humiliations adviennent ; des caractères différents s'affrontent. « *Patientia* » induit qu'il y a quelque chose à « *pâtir* », qu'on porte et supporte. A la fin du prologue il nous était déjà dit : « *Participons par la patience aux souffrances du Christ* ».

Trois fois on réagit bien, et la quatrième ça explose... Sans cesse il faut remettre le travail sur le métier, il faut reprendre.

Pour saint Thomas II II q. 136, a. 1 :

D'elle-même, l'âme a en horreur la tristesse et la douleur. Il faut donc que le bien pour lequel on veut souffrir des maux soit voulu et aimé d'avantage que ce bien dont la privation nous inflige la douleur que nous supportons patiemment.

Or, préférer le bien de la grâce à tous les biens naturels dont la perte nous fait souffrir relève de la charité qui aime Dieu par-dessus tout. Aussi est-il évident que la patience, en tant qu'elle est une vertu, a pour base la charité. « Charitas patiens est » dit saint Paul. Et il est évident qu'on ne peut avoir la charité que par la grâce Rm 5, 5. Il est donc clair qu'on ne peut avoir la patience sans le secours de la grâce.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 7^{ÈME} DEGRÉ

05, 10, 18

Le septième degré d'humilité consiste, non pas seulement à se dire de bouche le dernier et le plus vil de tous, mais aussi à le croire dans le plus intime sentiment de son cœur.

Spontanément dans le monde on pense plutôt comme le Misanthrope de Molière III, 1 :

Parbleu ! Je ne vois pas, lorsque je m'examine,

Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.

J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison

Qui se peut dire noble avec quelque raison ;

Et je crois, par le rang que me donne ma race,

Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.

*Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas.
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre ;
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des « Ah ! »
Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je crois,
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.*

Tout ce la, bien sûr, c'est le monde et son esprit. Dans les milieux ecclésiastique on est plus raffiné, on sait se tenir, on saura mettre de la modestie dans ses expressions, et même à l'occasion se dire le dernier, le plus vil et choses semblables que l'on pense ou que l'on ne pense pas, ce n'est pas grave, c'est un genre littéraire comme un autre, à moins que ce soit une manière à la française d'étaler son "ego". Mais, qu'un autre vienne vous dire que vous êtes le dernier, le plus mauvais ou quelque chose de ce genre, alors ce n'est plus du tout la même chose, et comme dit Cyrano de Bergerac :

*Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car,
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.*

Croire qu'on est le plus vil, le dernier, le plus mauvais. Il ne s'agit pas de se comparer au voisin. Il est incontestable qu'à un certain point de vue nous nous valons tous, puisque, de nous même, nous ne valons rien et ne pouvons que pécher.

Pour parvenir à l'humilité sincère, ce n'est donc pas à mes frères que je me comparerai, mais c'est aux relations que je soutiens avec Dieu auxquelles je serai attentif, ce que je vaud vis-à-vis de lui. Au jour du jugement, nous ne serons pas comparés aux autres, mais au Père qui est la référence unique :

Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait.

Et là, nous savons que nous sommes en profonde non adéquation avec notre modèle :

Qu'est-ce que l'homme que tu en prends souci ?

Mais cette inadéquation est un acte de foi, cela va donc au-delà de l'évidence des sens. C'est quelque chose qui nous a été révélée, c'est ce qu'affirme Notre Bienheureux Père en citant force passages de l'Écriture.

Pour moi, ce n'est pas un homme que je suis, mais un ver de terre, la honte de l'humanité, le rebut du peuple. Ps 21, 7.

C'est vrai qu'il ne faut pas se comparer, nous ne savons pas ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, mais, comme dit Dom Delatte :

C'est un des traits les plus caractéristiques des saints que cet empressement à se placer au dernier rang, à se tenir tout petits, à ne se préférer à personne. Chez les meilleurs de la nature humaine, toute grâce de Dieu creuse davantage à leurs yeux l'abîme de leur néant ; toutes les tendresses du Seigneur augmentent en eux la conviction de leur indignité foncière. Com. p. 140.

Le Père Abbé Eric disait de temps en temps : « *Attention à ne pas être des escrocs* », en ce sens qu'il ne suffit pas de ne pas faire de mal et même faire du bien honnête. Nous avons tant reçu, à commencer par la vie naturelle (un monsieur de 92 ans m'écrivait cette semaine : « *Ma joie : être. Avoir eu cette chance incroyable d'être à la vie et d'avoir pu participer à ce monde* ») et surnaturelle, et puis la foi, la vocation, l'Eucharistie quotidienne, la réconciliation régulière, et combien de grâces, et puis tous les biens matériel...

Venez et voyez les œuvres du Seigneur, comme il est terrible en ses jugements sur les fils des hommes. Ps 65, 5.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 9^{ÈME} DEGRÉ - 1

Le neuvième degré d'humilité consiste en ce que le moine interdise à sa langue de parler, et gardant le silence, ne parle pas jusqu'à ce qu'on l'interroge.

Ce degré et les suivants séparent notre vie du profane, de l'ordinaire. Avec toute notre personne, nous avons consacré notre langue, nous l'avons réservée au chant et à la célébration de la gloire de Dieu. Un nombre d'heures significatif par jour notre langue récite les psaumes. En s'aidant des dents et du palais dur, elle fait sonner les voyelles et articule les consonnes. Elle exprime toutes les nuances d'une bonne diction. Aidée aussi par la ceinture abdominale qui actionne les poumons et envoie l'air dans le larynx, notre langue chante tous les neumes qui composent antiennes, répons, hymnes.

Mais même dans l'accomplissement de l'Opus Dei notre langue sait aussi garder des silences : silences des grandes barres, des médiantes et des alternances, silence du canon. Silences qui sont la chair de la liturgie, comme disait monsieur Dupron.

Cette langue consacrée à Dieu, NB Père ne veut pas que l'on s'en serve n'importe comment, pour des usages profanés. Il veut qu'on l'interroge pour qu'elle se mette en mouvement. D'elle-même elle doit rester en position repos. Un peu comme le pouce et l'index du prêtre qui, après la consécration, sont mis à part et ne touchent rien d'autre que la Sainte Hostie. La langue qui a dit les paroles consécratoires doit être mise à part.

Laissée à elle-seule, notre langue ne doit rien dire d'autre que les paroles de la prière de l'Église. Question de sens de l'absolu.

Il n'est pas besoin de remonter aux Pères du désert pour faire de telles choses. Bien des Congrégations bénédictines ont eu un langage des signes que l'on retrouve encore au Baroux ou à Septfonds. Ce n'est cependant pas dans nos usages de parler avec nos mains

pour ne pas parler avec la langue. NB Père vise le silence de l'expression, cette part de solitude qu'il y a dans notre vie conventuelle. A travers la Sainte Règle on retrouve ces manières propres aux moines de tous les temps.

C'est un sacrifice, on immole à Dieu cet usage humain de la langue.

Comme les Anges, si nous avons un seul cœur et une seule âme, pas n'est besoin de la langue, nous nous comprenons. A peine un regard, et tout est dit. Ce qui est très différent du silence boudeur, frondeur, hautain...

Saint Benoît veut que nous tenions notre langue comme un bon cavalier tient sa monture, avec temps de galop, temps de marche et temps d'arrêt.

Dans notre ascension de l'échelle de l'humilité c'est un degré que conventuellement et avec l'aide de la grâce, il devrait nous être plus facile à monter que pour des moniales. Je dis ça, je dis rien...

Interdire à sa langue, à sa langue externe, de parler, c'est bien, mais il y a aussi cette langue interne, si je peux parler ainsi, ce discours facilement permanent dans ma tête. Imposer silence à notre mémoire, à notre imagination, à notre cogitative... Restons bouche bée devant le mystère.

Un silence qui soit aussi respectueux du silence de chacun de nos frères, un silence qui soit communion avec l'essentiel.

Parlant du silence de la langue et de la tête, on peut dire un mot aussi du silence des pieds, des mains et des yeux. Du silence matériel qui doit régner dans la maison : fermer les portes en silence, pour cela il faut le vouloir et regarder ce qu'on fait, marcher avec douceur, à pas feutrés. Cela oblige à se contrôler, et c'est bon.

Tous ces différents silences qui s'enrichissent les uns les autres doivent former un terrain qui puisse accueillir la bonne graine de la Parole de Dieu et du mystère de notre Rédemption, un silence arrosé de prière et de méditation, un silence habité de charité et de chasteté.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 9^{ÈME} DEGRÉ - 2

07, 06, 19

Une fois de plus la Sainte Règle nous parle de silence, du silence des lèvres. Pour revenir tant de fois sur le même sujet, c'est que pour Notre Bienheureux Père, c'est un élément vraiment important de la vie monastique. D'autre part il a dû se rendre compte aussi que ce n'était pas quelque chose d'inné pour la grande part de l'humanité. Alors, de tous les temps, la meilleure forme de rhétorique connue, c'est la répétition.

Dans ce plaidoyer, qui nous est fait pour la pratique du silence, qui court sur une douzaine de chapitres, on peut relever toute une hiérarchie.

- D'abord le moine doit développer l'amour du silence avec sa contradictoire : Ch. 4, 52 *multum loqui non amare* - *Ne pas aimer à parler beaucoup*.

- Il y a des lieux plus empreint de silence, comme le réfectoire 38 pour lequel il est dit : *on fera un silence total*.

- Il y a des temps, comme après Complies, où il est explicitement demandé à tous de se taire.

- Le silence peut être vu sous son aspect matériel. Ainsi pendant la sieste doit régner un parfait silence.

- Dans le silence il peut y avoir une question de discipline, de bon ordre dans la maison, c'est ce que saint Benoît appelle « la loi du silence ». Ainsi au réfectoire il ne sera permis à personne de faire des réflexions.

- Et ailleurs, toutes paroles pour rire sont interdites. Et cela set dit deux fois

- Plus que cela, le silence doit devenir un *habitus*, un perfectionnement stable de notre psychologie monastique, aussi au chapitre 42^{ème}, par exemple, il est dit que tous doivent s'appliquer au silence. Et ailleurs, *J'ai posé une garde sur ma bouche*. Cela fait parti d'une ascèse qui nous est propre.

- Pourquoi une telle demande ? Parce que le silence de parole est le moyen premier pour éviter les dérives de la langue. Et la Règle revient un certain nombre de fois là-dessus. Chapitre 6 *Je surveillerai ma conduite afin de ne pas pécher par ma langue. (...) il faut bannir les mauvaises paroles à cause du châtement réservé au péché*. Il est écrit : *En bavardant beaucoup, tu n'éviteras pas le péché*. Et encore *La mort et la vie sont au pouvoir de la langue*.

- En montant l'échelle des valeurs, le silence est vu par saint Benoît à la fois comme un moyen d'acquérir l'humilité, et un effet de cette dernière. Chapitre 6 : *Je me suis tu, je me suis humilié et j'ai gardé le silence même pour de bon discours (...) Même pour des entretiens bons, saints et édifiants, on accordera rarement la permission de parler aux disciples accomplis. Parce Il convient au maître de parler et d'enseigner ; il sied au disciple de se taire et d'écouter*. Même chose au neuvième degré d'humilité.

- Surtout le silence favorise le recueillement. Ainsi après l'office *tous sortirons dans le plus grand silence* afin que chacun puisse continuer son colloque amoureux avec son Seigneur, sans éclat de voix, mais avec larmes et application du cœur.

- De tout cela il émane que le silence devient louange *tibi silentium Laus. Ma bouche annoncera ta louange*.

- Et Dieu répond dans le silence, il dit éternellement cette unique Parole qu'est son Verbe.

Je conclus avec saint Augustin Confessions IX, 10 :

*Si en quelqu'un faisait silence le tumulte de la chair,
Silence les images de la terre, et des eaux, et de l'air,
Silence même les cieux,*

Et si l'âme aussi en soi faisait silence

Et se dépassait ne pensant plus à soi,

Silence les songe et les visions de l'imagination ;

Si toute langue, et tout signe, et tout ce qui passe

Faisaient silence en quelqu'un absolument

- Car, si on peut les entendre, toutes ces choses disent :

« Ce n'est pas nous qui nous sommes faites

Mais Celui-là nous a faites qui demeure à jamais » - ;

Cela dit, si désormais elles se taisaient

Puisqu'elles nous ont dressé l'oreille vers Celui qui les a faites,

Et s'Il parlait lui-même, seul,

Non par elles, mais par Lui-même,

Et qu'il nous fît entendre son Verbe

*Non par langue de chair, ni par voix d'ange,
Ni par fracas de nuées, ni par énigme de parabole,
Mais que Lui-même, que nous aimons en elles,
Lui-même se fît entendre à nous sans elles (...)
Si cela se prolongeait
Et que fussent retirées les autres visions d'un ordre bien inférieur,
Et que celle-là seule ravît, et absorbât, et plongeât
Dans les joies intérieures
Celui qui la contemple,
Et que la vie éternelle fût telle qu'a été cet instant d'intelligence
Après lequel nous avons soupiré,
N'est-ce pas cela que signifie :
« Entre dans la joie de ton Seigneur ? » Mt 25, 21
Et pour quand cette joie ? N'est-ce pas pour le jour
Où « nous ressusciterons tous sans être tous changés ? » I Cor. 15, 21.*

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 10^{ÈME} DEGRÉ

07, 02, 20

Tous les degrés d'humilité ont pour fin unique : la présence de Dieu en nos âmes, vivre de cette présence, présence réelle et très délicate. Dieu est là dans l'âme, en silence. Présence active, il est l'Être subsistant, sa présence en nous déploie notre être.

Par la grâce sanctifiante Il est là, en nous, et nous l'y adorons, nous vivons avec lui, sous son regard d'amour. C'est un rendez-vous de tous les instants.

Dom Mège dans son commentaire de 1687:

Cet exercice de la présence continuelle de Dieu est une pratique des plus solides et des plus utiles de la vie spirituelle et monastique ; et on peut dire qu'elle suffirait toute seule, si nous pouvions y être fidèles. p. 218.

La présence de Dieu en notre âme est un don divin, il n'est donc pas question de trucs pour l'obtenir et la garder, du type méditation transcendantale ou je ne sais quoi de ce genre. Cependant, il faut faire ce qui dépend de nous pour garder cette présence en notre âme et dans celles de nos frères.

Il nous faut une attention soutenue pour ne pas se laisser échapper cette bonne odeur divine. Notre âme est si facilement volage. Comme un papillon, elle a une grande tendance à voleter d'une pensée à l'autre, d'un souvenir à l'autre, d'une distraction à l'autre. Aussi pour que le papillon ne soit pas effarouché et ne s'en aille pas se poser sur quelque plante vénéneuse ou vaine, il faut respecter son environnement.

De même, si on ne veut pas que l'âme s'en aille par n'importe quel chemin, il faut mettre en place toute une délicate attention personnelle et conventuelle pour respecter en nous même et chez notre frère cette intimité avec son Seigneur, ou cette recherche d'intimité, ou, si son âme est partie un peu à la dérive, lui apporter une aide pour le ramener là où elle aura son repos. Saint Augustin :

Tu étais avec moi et je n'étais pas avec moi, et je n'étais pas avec Toi.

C'est pourquoi saint Benoît met en place un grand ensemble propre à favoriser cette vie intérieure qui est vie : une clôture, une règle, une hiérarchie.

Plus que cela, il place notre vie dans la foi en Dieu, il nous presse à vivre sous le regard divin, il nous somme de nous entretenir sans cesse avec l'hôte divin. Et la pratique de l'Eglise y a ajouté la vie sacramentelle quotidienne.

Mais il faut aussi occuper nos sens, en particulier celui de la vue par des images, tableaux, crucifix ; et celui de l'ouïe par le silence, vivifié par la psalmodie et le plain chant, ponctué par les cloches, et même l'orgue en son heure. Mais aussi, perfection des mouvements de cérémonies pour éviter la distraction. Silence matériel des portes, de la manière de marcher, de tousser, de se moucher.

C'est aussi un des rôles de la métaphysique de nous abstraire un peu du sensible.

L'âme alors n'est plus occupée que de Dieu et désintéressée de tout le reste, d'elle-même comme des réalités extérieures, semblant vivre déjà dans l'éternité et ne voyant plus les choses qu'en Dieu, les ayant perdues de vue par leur côté terrestre, comme quelqu'un pour qui tout est fini, et qui n'a plus de lendemain. La moniale en a fini, elle aussi avec le créé, le sensible, l'extérieur, il n'est plus que Dieu pour elle. Madame Cécile Bruyère, 'Vie' par Dom Delatte, t. 2, p. 289.

Et en j'en viens au dixième degré d'humilité qui nous commande en ce sens l'abstention du rire au cours de la journée, celui-ci pouvant nous faire sortir, nous et nos frères, de notre cellule intérieure et nous faire tomber dans l'oubli de Dieu.

Dom Guéranger :

Comme le laboureur qui a jeté sa semence et attend sans la tourmenter de voir si elle lèvera, de même Dieu attend pour la grâce qu'il a déposé dans notre âme. Elle fructifiera si nous n'y mettons pas d'obstacle ; de même que le blé lèvera si on ne jette pas des planches ou des pierres dessus. Cité dans "Les bénédictins", Daniel-Odon Urel, p 265.

Un bon exercice, nous aurons plusieurs fois à charger et décharger le fourgon des plateaux de chêne qui doivent servir à faire les tables du réfectoire. Rendre service sans plaisanter, ni rire, ce qui n'empêche pas la bonne humeur et le sourire à l'occasion.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : 11^{ÈME} DEGRÉ

08, 02, 19

Le onzième degré d'humilité, c'est l'art de parler avec tous ce que cela comprend de civilité et de distinction surnaturelle. Pour Socrate, parler improprement, ce n'est pas seulement une faute envers les choses, mais aussi un mal que l'on fait aux autres. Et Alcuin : « *Ceux qui veulent plaire à Dieu en vivant honnêtement, lui plairont également en parlant correctement* ».

Saint Benoît soigne avec recherche la tenue de ses enfants. En réglant le dedans, il imprime à tout l'extérieur un mouvement de gravité et de civilité qui est frappant. Présentement il nous donne sept qualificatifs à la parole pour quelle soit reconnue bonne et digne d'un moine :

1 Doucement 2 Sans ricaner 3 humblement 4 Avec gravité 5 Avec peu de mots 6 qui soient raisonnables 7 Sans éclat de voix.

Le moine, quand il doit parler le fait donc en homme de silence ; sa parole monte du fond de son être où il se trouvait recueilli ; c'est pourquoi, avant d'arriver à ses lèvres, elle est purifiée. Comme l'eau vive qui monte des profondeurs de la terre où elle a été parfaitement filtrée, notre parole sept fois épurée, comme dit le psalmiste, Ps 12, 7, doit arriver sur nos lèvres déjà « potable », à savoir pure, bonne à boire.

Si elle a cette origine, notre parole présente les traits mêmes de la Parole de Dieu : elle est délicate, humble, bien ordonnée, contenue, elle se borne à l'essentiel, elle évite tout débordement, elle n'a ni replis ni méandres, elle n'est pas tortueuse, ni insinuante, elle ne connaît pas les fioritures trompeuses ; elle est une parole savoureuse, qui contient de la Sagesse divine ; elle est donc une parole qui ne fait pas de tapage. A cette parole se reconnaît le vrai sage, ce que doit être justement le moine, lui qui puise à la sagesse de Dieu dans la mesure où il puise à son silence. Canopi, "Mansuétude", p.139.

Deux textes pour illustrer ces règles de l'art oratoire monastique. D'abord Dorothé de Gaza. Il est raconté dans sa vie de Dosithée n° 14 :

Dans les débuts, le jeune novice, comme par habitude, parlait assez rudement. Un jour, le bienheureux lui dit, comme pour plaisanter :

« Il te faut du pain trempé, Dosithée ; parfaitement, va prendre du pain trempé ! »

Celui-ci, ayant entendu, part et rapporte un vase contenant du vin avec du pain, et le présente à Dorothée pour recevoir la bénédiction. Ce dernier ne comprenant pas, se tourne vers lui, l'air étonné, et lui dit :

« Que veux-tu ? »

Il lui répond :

« Tu m'as dit de prendre du pain trempé ; donne-moi la bénédiction.

« Béta, répartit Dorothée, c'est parce que tu t'égosilles comme un goths... (et en effet chaque fois que la bile leur monte, les goths s'irritent et vocifèrent). Voilà pour quoi je t'ai dit : Prends du pain trempé ! Parce que toi aussi tu cries comme un goth !...

Ayant donc entendu cela, Dosithée fait une métanie, et s'en va remettre le vase en place.

Saint Basile . Lettre II, à Grégoire de Nazianse, Budé Lettres I, pp 10-11 et IX :

Avant tout il convient d'avoir à cœur de ne pas ignorer quel usage on doit faire de la parole, d'interroger sans esprit de querelle et de répondre sans désir d'être admiré, de ne pas interrompre son interlocuteur, quand il dit une parole utile. Ni de désirer placer son discours par ostentation, de se fixer une mesure pour parler et pour écouter. D'apprendre sans honte et d'instruire sans envie, et si on a acquis quelque chose d'un autre, de ne pas en cacher l'origine, comme les femmes de mauvaises vie qui font passer pour légitimes les enfants qui ne le sont pas, mais de proclamer avec désintéressement le père de cette parole.

Pour la voix, c'est le ton moyen qu'il faut préférer de façon à ne pas empêcher l'audition par trop de faiblesse, ni fatiguer par une tension trop grande. Mais ce n'est qu'après avoir bien examiner en soi-même ce qu'on se propose de dire, qu'il faut faire entendre sa parole.

On doit être affable dans les rencontres, doux dans les entretiens ; Ce n'est pas avec des plaisanteries que l'on doit rechercher l'agrément, mais c'est avec des encouragements bienveillants que l'on doit obtenir la sympathie.

En toutes circonstances, on doit rejeter la rudesse, même s'il faut faire un reproche. En effet, si tu t'abaisse toi-même le premier par humilité, tu seras facilement accepté de celui qui a besoin de tes soins.

CHAPITRE 7^{ÈME}, DE L'HUMILITÉ : FINALE

09, 02, 18

Nous achevons la lecture du chapitre 7^{ème}. Trois fois par an nous l'entendons en latin et autant en français. Que le Carême, dans lequel nous sommes entrés, laboure une nouvelle fois la bonne terre qu'il y a dans notre cœur afin que la bonne graine de l'humilité y pousse en abondance, et donne cette charité parfaite, comme dit la sainte Règle, qui est la charité de Dieu. Elle chassera toute crainte, nous fera grandir dans l'amour du Christ, et, Dieu aidant, et grâce à son Esprit Saint, nous donnera un goût toujours plus prononcé pour l'attrait des vertus.